

JEAN GRENIER

LES ILES

suivi de

INSPIRATIONS
MÉDITERRANÉENNES

nrf

GALLIMARD



LES ILES

Cette nouvelle édition diffère peu de celle qui a été publiée autrefois. L'auteur, sans prendre entièrement à son compte les pensées involontaires qui lui sont venues alors, croit qu'elles expriment une manière de sentir qui lui est commune avec d'autres hommes.

Il rappelle ici tout ce qu'il doit à l'amitié de Jean Guehenno, Louis Guilloux, André Malraux, Jean Paulhan, Henri Petit, à l'intention de qui ces pages avaient été écrites.

*
**

Cette suite de symboles décrit un homme dépouillé de tout ce qui peut constituer dans sa vie l'épisode, le décor, le divertissement...

Ce sont pourtant bien des réalités que la foi, la pitié et l'amour ; et les temples antiques, les églises et les palais, maintenant les usines sont de sûrs asiles contre le désespoir. De ces acquisitions et de ces révélations il ne s'agit pas ici.

L'ATTRAIT DU VIDE

Il existe dans toute vie et particulièrement à son aurore un instant qui décide de tout. Cet instant est difficile à retrouver; il est enseveli sous l'accumulation des minutes qui sont passées par millions par-dessus lui et dont le néant effraie. Cet instant n'est pas toujours un éclair. Il peut durer tout l'espace de l'enfance ou de la jeunesse et colorer d'une irisation particulière les années en apparence les plus banales. La révélation d'un être peut être progressive. Certains enfants sont si ensevelis en eux-mêmes que l'aube ne paraît jamais se lever sur eux, et l'on est tout surpris de les voir se dresser comme Lazare, secouant leur linceul qui n'était que des langes. C'est ce qui m'est arrivé : mon premier souvenir est un souvenir de confusion, de rêve diffus s'étendant sur des années. On n'a pas eu besoin de me parler de la *vanité* du monde : j'en ai senti mieux que cela, la *vacuité*.

Je n'ai pas connu d'instant privilégié à partir duquel mon être aurait pris un sens, un de ces instants auxquels par la suite j'aurais rapporté ce qui m'avait été révélé de moi-même. Mais dès

l'enfance j'ai connu beaucoup d'états singuliers qui n'étaient, pour aucun d'entre eux, des prémonitions mais des monitions. Dans chacun, il me semblait (car peut-on employer d'autre mot que celui-là) toucher quelque chose situé en dehors du temps. Ma grande affaire aurait dû être de me demander ce que signifiaient exactement ces contacts, d'opérer une liaison entre eux, bref de faire comme tous les hommes qui veulent se rendre compte de ce qui se passe en eux et le confronter avec le monde, transformer mes intuitions en système — un système assez souple pour ne pas stériliser ces intuitions. Mais au contraire j'ai laissé ces fleurs se faner l'une après l'autre. J'ai couru de l'une à l'autre — dans des voyages qui n'avaient guère d'autre but.

Quel âge avais-je ? Six ou sept ans, je crois. Allongé à l'ombre d'un tilleul, contemplant un ciel presque sans nuage, j'ai vu ce ciel basculer et s'engloutir dans le vide : ç'a été ma première impression du néant, et d'autant plus vive qu'elle succédait à celle d'une existence riche et pleine. Depuis, j'ai cherché pourquoi l'un pouvait succéder à l'autre, et, par suite d'une méprise commune à tous ceux qui cherchent avec leur intelligence au lieu de chercher avec leur corps et leur âme, j'ai pensé qu'il s'agissait de ce que les philosophes appellent « le problème du mal ». Or c'était bien plus profond et bien plus grave. Je n'avais pas devant moi une faille mais une lacune. Dans ce trou béant, tout, absolument tout, risquait de s'engloutir. De cette date commença pour moi une rumination sur le peu de réalité des choses. Je ne devrais pas dire « de cette date » puisque je suis convaincu que les événements de notre vie — en tout cas les

événements intérieurs — ne sont que les révélations successives du plus profond de nous-mêmes. Alors les questions de date importent peu. J'étais un de ces hommes prédestinés à se demander pourquoi ils vivaient plutôt qu'à vivre. En tout cas, à vivre plutôt *en marge*.

Le caractère illusoire des choses fut encore confirmé en moi par le voisinage et la fréquentation assidue de la mer. Une mer qui avait un flux et un reflux, toujours mobile comme elle l'est en Bretagne où elle découvre dans certaines baies une étendue que l'œil a peine à embrasser. Quel vide ! Des rochers, de la boue, de l'eau... Puisque tout est remis en question chaque jour, rien n'existe. Je m'imaginai la nuit sur une barque. Aucun point de repère. Perdu, irrémédiablement perdu ; et je n'avais pas d'étoiles.

Ces rêveries n'avaient rien d'amer ; je les entretenais avec complaisance. Ce n'était pas un « mal littéraire » puisque je n'avais rien lu qui s'y rapportât. C'était un mal inné dont je faisais mes délices. Le sentiment de l'infini n'avait pas encore de nom pour moi, pas plus que n'en avait celui du néant. Il en résultait une quasi-parfaite indifférence, une apathie sereine — l'état du dormeur éveillé. Je parcourais jour après jour ces prairies mornes, ces grèves arides où rien jamais ne germerait. J'avais porté par un flot qui, reculant et avançant, me laissait finalement sur place, pareil à une bouée accrochée au fond de la mer par un câble solide. Il est bien difficile de s'arracher à cette torpeur. Je ne puis pas dire que je l'aimais ; je la subissais, non sans plaisir. A quoi cela menait-il ? A rien. N'importe quoi mène à quelque chose ; cela seul n'avait pas d'issue. Si la mort était au bout, ma

vie lui ressemblait tellement que je n'en aurais pas vu la différence, n'eût été cet instinctif sursaut de l'animal.



Comment se fait-il qu'avec un pareil tempérament je n'aie pas été indifférent à tout ? Or tout me blessait parce que tout ce qui se passait hors de moi tendait à me faire sentir son peu de valeur vis-à-vis de ce qui seul comptait pour moi. Ma première analyse est incomplète : j'avais un idéal. On peut se refuser aux choses qui vous entourent et s'enfermer dans un domaine neutre qui vous isole et vous protège : cela signifie que l'on s'aime et qu'on peut être heureux par un égoïsme. Mais si l'on se met au même rang que n'importe quoi, et qu'on sente la vacuité du monde, on est tout disposé à prendre en dégoût les mille petits accidents de la vie qui viennent à la traverse. Une blessure, passe encore, on en prend son parti ; mais des piqûres d'épingle tous les jours, c'est insupportable. Vue dans sa grandeur, l'existence est tragique ; de près, elle est absurdemment mesquine. Elle inspire l'idée qu'il faut se défendre contre elle et fait retomber dans des sentiments qu'on n'aurait jamais voulu connaître. Il arrive que ceci vous paraisse préférable à cela ; qu'il faille même opter entre *ceci* et *cela*, renoncer à l'un à tout jamais pour posséder l'autre. Or *ceci* vaut-il mieux que *cela* ? J'ai beau dire non, je suis forcé de dire oui. N'est-ce pas crucifiant ? Je passe malgré moi de l'instant de l'*indifférence* à celui du *choix*. Je me prends au jeu, je cherche dans un éphémère un absolu qui n'y est pas ; au lieu du silence et du dédain, j'entretiens

en moi un tumulte. C'est bien cruel d'avoir à opter entre deux marques de stylos : la meilleure n'est pas forcément la plus chère ; et la moins bonne peut être d'un grand usage parce que différente ; il n'y a pas de meilleur et de moins bon : il y a ce qui est bon à tel moment, ce qui est bon à tel autre. La perfection, je le sais, n'est pas de ce monde, mais dès qu'on entre dans ce monde, dès qu'on accepte d'y faire figure, on est tenté par le démon le plus subtil, celui qui vous souffle à l'oreille : puisque tu vis, pourquoi ne pas vivre ? Pourquoi ne pas obtenir le meilleur ? Alors ce sont les courses, les voyages... Mais quels beaux instants que ceux où le désir est *près* d'être satisfait.

Il n'est pas étrange que l'attrait du vide mène à une course, et que l'on saute pour ainsi dire à cloche-pied d'une chose à une autre. La peur et l'attrait se mêlent — on avance et on fuit à la fois ; rester sur place est impossible. Cependant un jour vient où ce mouvement perpétuel est récompensé : la contemplation muette d'un paysage suffit pour fermer la bouche au désir. Au vide se substitue immédiatement le plein. Quand je revois ma vie passée il me semble qu'elle n'a été qu'un effort pour arriver à ces instants divins. Y ai-je été déterminé par le souvenir de ce ciel limpide que je passais si longtemps dans mon enfance, couché sur le dos, à regarder à travers les branches et que j'ai vu un jour s'effacer ?

LE CHAT MOULOU



I

Le monde des animaux est fait de silences et de bonds. J'aime les voir couchés, alors qu'ils reprennent contact avec la Nature, recevant en échange de leur abandon une sève qui les nourrit. Leur repos est appliqué autant que notre travail. Leur sommeil est confiant autant que notre premier amour. Cette ancienne alliance d'Antée avec la Terre, ce sont eux qui la renouvellent avec le plus de gravité. Dans l'hôtel où j'habite, je ne me réveille jamais la nuit, mais si je me réveille comme cette nuit, 15 novembre, 3 heures, j'entends tousser, parler, etc... Quand mon chat dort, tout en lui respecte son sommeil. Il cherche longuement la meilleure place, se pelotonne et s'endort à moitié presque aussitôt. Puis, il dort plus profondément. On dirait qu'il calcule... Le voici qui passe à des rêves heureux : grimpé dans un arbre, il guette un oiseau qu'il voudrait tenir de près. Ce qui est agréable dans cet oiseau, ce n'est pas qu'il soit de couleurs vives, mais c'est qu'il est gros et lourd. Mouloud aime les oiseaux... Comme on comprend qu'il veuille posséder l'objet de son

amour ! Mais, plus Mouloud approche, plus l'oiseau recule. Mouloud essaie de le fasciner, peine perdue. A la fin l'oiseau s'envole, le chat se réveille à demi en gémissant et s'étire. Un nouveau sommeil commence, plus léger, plus agréable, pareil à celui qu'ont les femmes dans les grandes villes entre 9 et 11 heures du matin. C'est à ce moment que les chats aiment à être caressés doucement. Il faut passer la main derrière l'oreille pour qu'ils rejettent la tête en arrière. Alors, on leur caresse le menton et la poitrine entre les pattes de devant. Les chats qui ont un collier, comme Mouloud, aiment qu'on passe les doigts entre les poils et le collier.

Un chat digne du nom de chat doit porter un collier. Tout de suite il obtient auprès des chattes un succès extraordinaire, il prend une plus haute idée de lui-même et de la maison à laquelle il appartient. Le voilà anobli pour la vie. Ses enfants auront à leur naissance un air de dignité que n'ont pas les autres petits chats. Ils refuseront le ragoût et n'accepteront que le bifteck. Ils ne fréquenteront que les gens de leur classe et concluront des mariages avantageux. C'est le collier qui rend les chats très humains. Essayez de parler à un chat qui n'ait pas de collier, vous verrez la différence. Le collier n'indique pas une supériorité de race puisque tant d'Angoras, de Persans et de Siamois n'en portent pas, mais une supériorité d'éducation. La naissance ne compte pas. Tout est donné ouvertement par faveur, rien ne dépend que du caprice individuel. Telle qu'elle existe actuellement, l'institution du collier est comme beaucoup d'autres : l'intelligence n'y a aucune part.

Quand il est réveillé, Mouloud descend du lit

où il était couché et saute à la fenêtre. Alors il s'accroupit dans l'embrasure. Sinon, il gagne les toits, s'allonge sur une terrasse, descend dans le jardin grâce aux branches d'un laurier qui avoisine le mur. Quand les branches viennent d'être coupées, il est obligé de remonter par les toits jusqu'à une chambre et de descendre par l'escalier.

Dans son enfance il n'avait aucune peur. Il marchait le long des gouttières, sans vertige et grimpait jusqu'au plus haut de l'abricotier, lorsqu'il y avait des gens dans le jardin, pour se faire admirer. Maintenant, il ne fait plus que des efforts utiles, connaissant le prix des choses; il a moins le goût du jeu, et plus celui du confort. Ses affections sont plus sûres. Le matin il se roule aux pieds de ma mère, en signe de reconnaissance et d'amour, jusqu'à ce que ma mère pose le pied sur lui. Satisfait de ce rite féodal, il va dans la cuisine boire son lait et goûter le repas froid qu'on lui a préparé la veille.

L'après-midi, étendu sur un lit, il ronronne les pattes en avant. Il est venu tôt ce matin et il va rester toute la journée parce qu'il a mené hier la grande vie. Le voici plus affectueux que de coutume : il est fatigué. — Je l'aime : il abolit cette distance qui, à chaque réveil, renaît entre le monde et moi.

Au crépuscule, à cette heure d'angoisse où le jour use ses dernières forces, j'appelais le chat auprès de moi pour apaiser mon inquiétude. A qui l'aurais-je confiée? Rassure-moi, lui disais-je, la nuit approche et avec elle se lèvent mes spectres familiers : j'ai peur. Trois fois : quand

le jour tombe, quand je m'endors et quand je m'éveille. Trois fois ce que je croyais acquis m'abandonne... J'ai peur de ces moments qui ouvrent une porte sur le vide — quand la nuit montante cherche à t'étouffer, quand le sommeil t'engloutit, quand au milieu de la nuit tu fais le compte de ce que tu es, quand tu penses — à ce qui n'est pas. Le jour t'abuse, mais la nuit n'a pas de décor.

Mouloud se taisait obstinément. Je m'appuyais sur lui du regard et sa présence me redonnait confiance (une présence qui contenait tout).

Pensons aux moments bénis en regardant Mouloud. L'autre soir, passant sous des peupliers, j'ai vu leurs hautes branches se confondre. Tel midi, devant une plaine éblouie de soleil, j'ai vu et j'ai accepté; devant des ruines éclairées par la lune, j'ai cru que l'homme pouvait hériter de l'homme et que ce don fragile suffisait. Ce matin en ouvrant la porte une chaleur m'a saisi. — C'est tout.

Tu ne dis rien, mais je crois t'entendre :

« Je suis cette fleur, ce ciel et cette chaise. J'étais ces ruines, ce vent, cette chaleur. Ne me reconnais-tu pas sous mes déguisements ? Tu me crois un chat parce que tu te crois un homme.

Comme le sel dans l'Océan, comme le cri dans l'espace, comme l'unité dans l'amour, je suis répandu dans toutes mes apparences. Si tu le veux elles rentreront en moi comme les oiseaux fatigués rentrent le soir au nid. Détourne la tête, nie l'instant. Pense sans donner d'objet à ta pensée. Abandonne-toi comme fait le jeune chat pour que sa mère puisse le saisir dans sa gueule



nrf

Exemplaire sur alfa